

Il y a d'abord chez Brecht ce côté trafiqueur, un rien ficelle, qui me le rend proche. Son *Opéra de quat'sous* est un décalque éhonté du *Beggar's Opera* de John Gay. Par-dessus le marché, il ne s'est pas gêné pour coller au milieu un morceau de François Villon. Il avait besoin de ce bout-là, il s'est servi. Ce qu'on appelle aujourd'hui du *sampling*, et qui se revendique à tour de bras. Cette idée que les artistes ont le droit, sinon le devoir, de prendre ce qu'il leur faut où ça se trouve. Y compris dans les poches du confrère, si c'est là que ça se trouve. À la fin de mon dernier roman, il y a trois vers de Bashung, dans le précédent c'était de Tom Waits, traduction libre. C'était tellement raccord, personne n'a rien vu. Il faut que je me balance tout seul. Pour dire que nous allons vers des œuvres du genre de plus en plus épouvantail. C'était dans l'ordre des choses, c'est dans leur désordre. Du génie 100 % recyclé.

Il faut croire qu'entre *L'Opéra des gueux* d'origine (1728) et l'interprétation de Brecht (1928), les choses n'avaient guère changé. Et on peut redonner le tout à entendre aujourd'hui, l'essentiel est toujours d'actualité. Les pauvres gens, qu'on les appelle gueux, tiers état, peuple, France d'en bas, ont toujours été et sont plus que jamais, taillables et corvéables à merci, bafoués, affamés, asservis, accusés, contrôlés, exploités, condamnés.